

Stephan Stockmar :

Au sujet de ne faire qu'un avec son destin —

L'étude de Martina Maria Sam à propos de l'enfance et de l'adolescence de Rudolf Steiner —

(Maria Martina Sam : *Rudolf Steiner. Kindheit und Jugend [Enfance et adolescence] 1861-1884*,

Verlag am Goetheanum, Dornach 1918, 488 pages avec de nombreuses illustrations, 50 €)

« Ce fut la connaissance qu'il y a un courant d'évolution — celui occulte-astrale qui, depuis le futur régresse vers le passé et interfère avec le courant évolutif progressant vers l'avenir. Cette connaissance est la condition préalable à la contemplation spirituelle. »
Rudolf Steiner¹

Le double courant du temps s'ouvre tout particulièrement au moyen du regard que l'on pose en arrière sur sa vie — dans la connaissance de la manière dont ce qui est arrivé ne constitue pas simplement une somme qui m'a forgé(e), mais qui trouve plutôt son accomplissement dans l'ici et maintenant. Dans les événements du destin, c'est toujours mon propre futur qui vient à ma rencontre. Maria Martina Sam écrit dans sa monographie sur l'enfance et l'adolescence de Rudolf Steiner — en référence aux études fichtéennes du jeune homme de 18 ans — à partir des études duquel il regarde en arrière, avec la citation de 1907, placée en tête de cet article : « Il était frappant pour lui, que le Je était ce « point focal » qui est impossible à saisir puisqu'il s'échappe toujours vers le passé, lorsque nous voulons l'envisager. Ce qui « s'enfuit ainsi en arrière », je le désigne comme le « Je pur » en opposition au Je quotidien — En cohérence avec ses réflexions sur la nature du « Je pur » il en vint pour la première fois à l'idée d'un courant du temps s'écoulant en arrière. » (cité p.232).

Cette relation secrète entre le Je et les événements temporels forme le ton de base de l'ouvrage. Toutes les déclarations de Rudolf Steiner au sujet de son propre développement biographique — desquelles Martina Maria Sam part, pour étayer en sous-œuvre sa recherche méticuleuse — tendent finalement, non seulement à des choses extérieures, mais concernent plutôt pareillement la continuation de ce qui fut vécu dans l'enfance et l'adolescence dans l'action et l'œuvre de Rudolf Steiner. Ainsi rend-elle attentif au fait que — selon Steiner — Zarathoustra, qui avait déjà développé le « Je parfait », « renvoyait au double courant du temps sur la coopération du passé et du futur comme d'une vérité fondamentale, au double courant du temps que Rudolf Steiner commença à appréhender en le pressentant en 1879/80, dans le contexte de son apprentissage occulte » (cité p.239). En correspondance à cela elle part du fait que le « Maître Jésus », comme porteur du Je de Zarathoustra, est le maître que le jeune Steiner rencontra et qui l'a préparé à sa mission « de revêtir en formes idéelles ce qui est [spirituellement] intuitivement contemplé et connu [...], de sorte qu'il permette ainsi aux autres de réaliser cela dans leur propre penser. » (cité p.240) Elle en conclut : « C'était sa tâche spéciale — il s'y prépara, quand bien même en étant totalement inconscient ou à demi-conscient, déjà dans son enfance et son adolescence, recherchant dès le début ce que pouvait associer la science de son époque à sa contemplation suprasensible. Il découvrit cela dans le Je, il découvrit cela dans le penser — et le maître lui vint en aide pour un pas ultime, une découverte complète. Rudolf Steiner dut d'abord accomplir et éprouver sur lui-même ce qu'il devait par la suite communiquer aux êtres humains. [...] Il avait intuitivement contemplé son soi éternel et l'avait éprouvé. Ce n'est que plus tard qu'il dut

connaître son soi éphémère dans toute son étendue » (cité p.240). Il y a ici un passage révélateur dans un carnet de notes de l'année 1902-03 : « Tu ne peux pas connaître ton soi supérieur, tu dois laisser ton soi inférieur se faire reconnaître par ton soi supérieur » (cité p.240). Dietrich Rapp — qui prit une grande part dans la naissance de ce livre, jusqu'à sa mort le 30 mars 1917 — parle dans ce contexte de « l'initiation philosophique » de Rudolf Steiner au passage de son premier nœud lunaire (en 1879), à laquelle s'ensuivit, dans le sillage de sa confrontation avec Max Stirner et John Henry Mackay, une « initiation christique » au passage de son second nœud lunaire en 1898. (voir l'appendice 6, pp.457-459).²

Dans la gare de Pottschach

« Ils m'accordèrent la liberté de me rattacher à ce qui relève du personnel, mais sur ce domaine il y a beaucoup de choses qui doivent se rattacher au personnel, car l'investigation spirituelle est associée à la personne... » (cité p.19) Dans cette mesure, l'investigation spirituelle est une affaire totalement personnelle. Il s'agit de l'expérience de « grandir avec son destin » : « Dans ce destin nous avons déjà été « fourrés » [guillemets du traducteur, ndt] ; de ce fait nous avons fait d'abord nous-mêmes ce que nous sommes aujourd'hui. [...] le fait de faire un avec son destin est éprouvé. Le Je s'étend au-dessus du destin. [...] Notre volonté, notre vouloir chargé de sentiment, croît en arrière dans les espaces du temps, notre volonté se développe de sorte qu'elle coïncide avec notre destin, devient de plus en plus forte » (cité p.15). Sam récapitule ce comportement de soi de l'investigateur de l'esprit de la manière suivante : « Celui qui veut explorer l'esprit doit faire un avec son destin de cette façon parce qu'il est, pour ainsi dire, en dehors de tout ce dont il a fait l'expérience, il forme une oculaire pour l'investigation de l'esprit. Sa propre vie lui donne la matière, avec laquelle il peut travailler » (p.15).

Devant cet arrière-plan, Sam dégage certains gestes dans la vie de Steiner qui s'enchaînent pour former une image aux couches multiples. Une expérience toute personnelle joue effectivement un rôle central : la rencontre du garçon de presque huit ans avec l'esprit de sa tante « qui s'est donnée la mort » dans la salle d'attente de la gare de Pottschach, dont son père était le chef de gare. Elle l'avait prié « de faire quelque chose pour elle, dans le temps immédiat suivant sa mort ». Steiner souligne lui-même la manière dont l'enfant « à peu près à partir de ce moment-là [vit] avec les êtres de la nature — qui sont en effet dans une telle région particulièrement à observer — avec les entités créatrices derrière les choses, de la même manière qu'il laisse agir sur lui-même le monde extérieur » (cité p.76) Dans la vie commune avec le monde des défunts — qui, selon Steiner, contemple dans le monde élémentaire leur corps éthérique qu'ils ont abandonné — se fonde un comportement moral à l'égard du spirituel dans la nature qui n'ouvre pas seulement un accès à la spiritualité, celle qui est au fondement du monde extérieur, mais encore également au spirituel dans l'âme propre, au « Je pur ». Ce franchissement du seuil dans tout d'abord deux di-

¹ Rudolf Steiner : *Aufzeichnungen von Barr [Notes de Barr]*, cité d'après Maria Martina Sam : *Rudolf Steiner. Kindheit und Jugend 1861-1884*, p.229

² Voir Dietrich Rapp : En chemin vers un penser imaginaire.. Au sujet de la formation de la représentation sur le double courant du temps, dans *Ce qui se passe dans la Société anthroposophique* 46/1998, pp.342 et suiv.

rections différentes, Steiner l'approfondira encore au cours de son adolescence, d'une manière qui apparaîtra peut-être quelque peu paradoxale.

Ainsi est-ce Friedrich Schiller qui lui fit connaître sa propre expérience des pensées comme étant une réalité spirituelle, « *que l'on retrouve aussi à l'intérieur de la nature. On conquiert une plus profonde connaissance de la nature lorsque après avoir contemplé la réalité de l'esprit dans les idées vivantes on lui fait face ensuite* ». (cité p.353) Alors que la confrontation avec Goethe — dont il édite les écrits scientifiques — le détermine, « *à s'immerger en luttant dans sa propre intériorité* ». Sans cette tâche qu'il accomplit de l'édition des écrits scientifiques de Goethe, il eût été plus vite entraîné dans le monde spirituel ». Elle l'incita « *pas après pas, à rendre d'abord sa propre intériorité de plus en plus semblable à l'esprit* », pour ensuite « *lorsque l'âme se vit alors elle-même comme un esprit vrai, se tenir bien droit dans la spiritualité du monde* » (cité p.377). Aussi singulier que cela puisse apparaître au premier coup d'œil, il résulte conséquemment du chemin de vie de Steiner que Schiller l'a mené au travers de sa vie dans des pensées au-delà du seuil vers l'intériorité de la nature extérieure alors que Goethe l'a conduit au-delà du seuil à sa propre intériorité qu'il vaut de métamorphoser par degrés. À la base du dernier pas, si l'on suit les propres interprétations de Steiner, se trouvait une libre décision volontaire, sur laquelle seul un « individualisme éthique » pouvait se fonder : « *Mais, [...] tandis que je pris cette résolution, je fis l'expérience de l'essence de la liberté. Je fus dès lors capable de rédiger ma Philosophie de la liberté* » (cité pp.375 et suiv.).

Selon Sam cela appartient vraiment à la méthode de l'investigation de l'esprit, « *que de tels événements sont accueillis dans l'observation de l'âme sans cesse à des niveaux différents et à des âges différents de la vie et s'ouvrent à chaque fois plus profondément ou selon le cas, deviennent un oculaire de la recherche spirituelle* » (p.159). Pourtant il n'est pas toujours facile « *de suivre par le sentiment comment une vérité spirituelle fondamentale dans la vie de Steiner était déjà bien présente à un moment déterminé — tout en n'ayant pas encore toute sa plénitude et sa profondeur ultérieures* », comme l'auteur en fait déjà la remarque dans l'introduction. (p.19)

L'incident grave au lycée

Selon un autre art et d'une autre manière que ceux de la rencontre avec l'esprit de la tante, un suicide de lycéen fait écho dans l'œuvre de Steiner qui eut lieu à Vienne, en 1879, dans la dernière année de ses études secondaires : le fils du concierge ambitieux fut frappé par un professeur irascible et mit fin à ses jours en s'empoisonnant au cyanure. Rudolf Steiner fut aussi en mesure de suivre cette âme sur son cheminement à l'intérieur du monde spirituel. Et il prit sans cesse référence sur cet événement, et avant tout il en parla dans de nombreuses conférences durant un laps de temps entre novembre 1911 et février 1912 — et donc 33 ans juste après l'événement, comme Sam le constate. Il ramène alors ce suicide à une injustice éprouvée par l'enfant à l'âge de sept ans, du côté des parents — dont l'enfant pouvait à peine en avoir connaissance par des voies extérieures ; selon Sam : « *seul celui qui considère la vie dans sa profondeur, là où elle roule ses vagues et s'agite, à savoir dans le corps astral, celui-la saura que l'expérience de l'injustice à l'âge de sept ans fait partie des causes les plus importantes de répercussions événementielles. Car cela avait continué de vivre aux tréfonds de l'âme du camarade avant de se voir ramené subi-*

tement et violemment à la surface par l'incident au lycée ». (cité aux pp.160 et suiv.)

Dans le cycle *L'évolution du point de vue de la véracité* Rudolf Steiner en vient à reparler de ce grave incident à un moment où, en lien avec le passage de l'ancien Soleil à l'ancienne Lune [dans l'évolution planétaire de la Terre, *ndt*], il est en train de caractériser l'atmosphère de la nostalgie ardente d'une volonté ne pouvant plus s'abandonner à achever son existence. Il insiste alors sur le fait que l'enfant, lors de son acte, n'a plus du tout besoin d'être conscient de l'événement remontant à des années en arrière : « *Ainsi les profondeurs cachées de la vie de l'âme y jouent un rôle en ramenant l'événement des tréfonds à la surface. Et la plus puissante force qui est là active au tréfonds, qui règne en tout âme et remonte brusquement de temps en temps, est d'autant plus importante lorsqu'elle remonte si l'être humain n'en est pas conscient, c'est un ardente nostalgie* [de justice ou d'équité, *ndt*]. (cité pp.161 et suiv.)

Steiner touche ici une thématique qui, comme cela me semble, est aussi actuelle qu'autrefois, que l'on pense par exemple aux crises de folie meurtrière d'élèves qui ne cessent de se produire. Aujourd'hui là-dessus on ne parle que de traumatismes. Steiner fut aussi en mesure d'observer, comme le signale Sam, les effets qu'entraîne un suicide au cyanure après la mort sur la vie après la mort.

Une vision

En situation d'accompagner des défunts sur leur cheminement dans le monde spirituel, au début de son développement, il eut une « vision » vers ses 23 ans, dont il fait un récit dans sa conférence du 10 mai 1914 — une vision de ce que firent Goethe, Lessing, Schiller ou Herder, « *déjà enlevés dans le monde que l'être humain foule, lorsqu'il est passé par les portes de la mort. Donc une vision de la vie de tels génies dans le monde spirituel supérieur* » (cité pp.400 et suiv.). Il en avait esquissé « de manière inhabile » à l'époque — vers 1882, dans un article qui n'a pas été conservé — une sorte de mise en scène, sans savoir vraiment pourquoi : « *Ainsi celui qui eut cette vision se sentait-il, sans que ce sentiment lui vînt en conscience, comme se trouvant sur la Terre tout en étant observé par l'Esprit qui les y avaient envoyés pour l'évolution de l'humanité*. » Il ne percevait donc pas seulement les défunts, mais se sentait également observé par eux — en donnant et en accueillant dans le même temps.

À la fin de l'ouvrage, Sam part d'une note de carnet de l'année 1924 dans laquelle il met en relation les sept degrés de l'initiation de Mithra avec les septennats de sa propre vie en commençant au 4^{ème}, à partir de 1882, qu'il ordonne comme le degré du *corbeau*, le premier degré de cette initiation. Sur celui-ci, il explique, dans une conférence du 1^{er} mai 1917, que « la personne concernée apprend à connaître dès lors, non seulement ce qu'elle voit de ses yeux dans son entourage, ou ce qu'elle connaît des êtres humains actuels, mais encore ce que pensent les défunts. Elle obtient pour ainsi dire une sorte de capacité à percevoir les souvenirs auprès des défunts ». À cette occasion, l'existence extérieure ne doit pas pour autant s'endormir, bien au contraire : « la tâche consiste à essayer d'en arriver, autant que possible aux diverses couches de vie du monde extérieur, pour vraiment éprouver beaucoup, vraiment beaucoup compâtrir et se réjouir, conjointement aux événements et processus du présent. » Ces expériences réalisées dehors, il devait ensuite les rapporter dans les Mystères : « Elles devenaient alors ainsi des communications pour les défunts, pour ceux dont on recherchait les conseils. » Or à cela étaient appropriés, en particulier, les pre-

miers degrés qui possédaient encore « toutes les sensibilités, sympathies et antipathies, avec lesquelles ils se laissaient vraiment vivre dans le monde extérieur » (cité p.415). — Sam voit dans cette description à bon droit : « la vie intérieure de Rudolf Steiner très exactement décrite dans l'époque allant du début au milieu des années 1880. » « Il est éventuellement possible que l'acte de liberté d'accepter comme une tâche à réaliser la mission revenant au destin de Karl Julius Schröer signifia son entrée dans cet apprentissage ésotérique. [...] et la charge de Rudolf Steiner eût été pour l'essentiel, sur ce premier degré de 1882 à 1889, d'assurer la « circulation entre le spirituel et le monde extérieur » (15.12.1906), entre les défunts et les vivants, ce qui peut être retrouvé comme un motif central de cette vision » (p.416).

Dans une attitude de servant

Lire au travers des nombreuses particularités — par exemple concernant les enseignants de Rudolf Steiner, ses camarades et amis lycéens — c'est parfois quelque chose de pénible, mais cela se révèle toujours fécond.³ Tout ce qu'a « fait » Rudolf Steiner des multiples rencontres qu'il a eues devient éprouvable (pas seulement dans les conférences sur le *Karma*), la manière dont il s'est construit à partir de ces milieux tout en engendrant de nouveaux milieux, auxquels aujourd'hui encore le lecteur actuel appartient. De ce fait l'idée anthroposophique de destin acquiert seulement sa réalité.

On reçoit dans le même temps beaucoup de l'atmosphère des êtres humains de cette époque-là, comme le démontre les cours de la vie des amis de jeunesse de Rudolf Steiner. L'absence de perspective et le découragement régnant, qui en poussèrent plus d'un au suicide, c'est pour le jeune Steiner une occasion de s'identifier au penser et au sentir qui étaient à la base de ces atmosphères d'âme de les comprendre et de les confronter.

Sam « reconstruit » les cheminements intérieurs de Steiner, en portant tout son effort à les mettre en relation avec les rencontres, incitations et obstacles qui lui arrivèrent. Elle se garde bien d'en juger quoi que ce soit et laisse s'exprimer devant elle, ce qui ne vit pas seulement dans la présentation. De cette façon elle fut en mesure de vivre maintes choses qui apparaissent mystérieuses dans la vie de Steiner — par exemple comme la connaissance du double courant du temps, la rencontre du maître, la reprise des tâches autour de Goethe, sans pour autant les expliquer, par exemple, mais l'expérience personnelle du lecteur s'en voit touchée. Si Steiner requérait une biographie de Goethe se tenant dans le style de Goethe, alors le travail de Sam est bien une tentative de tenir une biographie de Steiner dans le respect du style même de Steiner !

De cette façon, certes, ce n'est pas une biographie historique et critique qui en résulte — et de cela l'auteure en est assurément et parfaitement consciente. Pourtant elle ne succombe pas non plus à une vénération profonde décelable par tous pour le « maître de l'humanité » en décrivant sa vie comme une hagiographie. Certes, elle plonge dans son autobiographie et par ses recherches remplies de pressentiments, elle ressent les déclarations de Steiner pour ainsi dire en remontant à l'arrière-plan de leur origine. À savoir que dans cette attitude servante, elle le rencontre constamment d'être humain à être humain — à la hauteur des yeux.⁴ Ainsi rend-

elle aussi possible au lecteur de se faire une image du matériel qui lui est ainsi apporté, de poser ses propres questions et de se confronter pour ainsi dire, au travers d'un entretien avec Rudolf Steiner, avec sa propre vie — ce qui est aussi le but véritable pour le concept de destin qui en est vivifié dans cet ouvrage. On décèle partout la fréquentation intense de la rédactrice avec les « exercices de l'âme concernant la volonté » encouragés par Steiner, tout particulièrement la vision rétrospective.⁵ Il est manifeste qu'elle a saisi la tâche de cet ouvrage à partir d'une circonstance personnelle du destin.

Martina Maria Sam a réussi à nous rendre Rudolf Steiner saisissable comme un homme d'efforts qui surmonte tous les obstacles au travers de ses expériences et se développe avec ce qui lui est donné et ce qu'il rencontre en résistances extérieures. Ainsi semble-t-il qu'elle suive tous les événements et rencontres quotidiennes de son enfance et de son adolescence (de ceux et celles que fait chacun et chacune en principe) dans le reste de sa vie et de son œuvre et ainsi peut-on suivre par l'esprit ce qu'il en a « fait » — non pas au sens d'une causalité — mais plutôt sous la forme d'une conscience et d'une manière de s'y prendre productive avec ce qui lui arrivait. À l'occasion la différence de conscience est toujours nette qui repose entre le moment de l'événement lui-même et son élaboration ramassée dans le cours ultérieur de sa vie. Intérieur, extérieur, centre et périphérie se combinent — devant l'arrière-plan de la fenêtre historique du temps dans lequel Steiner se développe et déploie son œuvre. Car c'est seulement dans le changement que la continuité se révèle.⁶ Sur cette voie, par exemple, la rencontre du maître n'apparaît pas simplement comme un événement mystique-fatal, mais on peut la suivre par l'esprit encore dans sa geste. « Guidance spirituelle » et éducation de soi se conditionnant mutuellement.

Du fait que Sam ne met pas la biographie de Steiner « à sa disposition », mais tente de la lire en la caractérisant, à l'occasion en laissant s'éclairer mutuellement ce qui est plus tôt et ce qui est plus tard — de ce fait en tant que « lecteur ou lectrice de sa lecture », je peux moi-même librement entrer dans un processus de compréhension. Et ainsi il en résulte effectivement pour moi un regard neuf sur ma propre biographie. La manière dont l'anthropologie anthroposophique n'est pas une doctrine abstraite, mais repose sur l'expérience de la vie, me devient éprouvable. Le mystère de l'anthroposophie s'ouvre ici d'une manière très expressive comme une expérience renforcée de la vie : la vie personnelle devient l'oculaire pour les réalités spirituelles.

Die Drei 11/2018.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Au sujet de l'auteure : Martina Maria Sam est née en 1960 à Hornach/Öd., étudia la sociologie, l'eurythmie, la pédagogie Waldorf, la germanistique et l'histoire de l'art. Elle fut 12 ans durant éditrice dans le cadre de l'édition des œuvres complètes de Rudolf Steiner ; à la suite de quoi elle prit la direction du département des belles-lettres qu'elle assumait également durant douze ans. Depuis 2012, elle exerce une profession libérale et est active comme conférencière et auteure. Ses projets actuels concernent des recherches sur l'histoire de l'eurythmie et sur la biographie de Rudolf Steiner, ainsi qu'une publication concernant sa bibliothèque. — contact par courriel : mmsam@intergga.ch

nom — et donc au plus profond de son être — Elle, Le reconnaît. Ce qui est décisif aujourd'hui ce n'est pas la disparité, mais la rencontre.

⁵ Martina Maria Sam : *Exercices de l'âme de la volonté : Vision rétrospective et éducation de soi sur le cheminement anthroposophique*, Dornach 2010, Voir Rudolf Steiner : *Vision rétrospective. Exercices pour renforcer le vouloir* édité et introduit par Martina Maria Sam, Dornach 2009.

⁶ Voir Lorenzo Ravagli & Günter Röscher : *Continuité et changement. Au sujet de l'histoire de l'anthroposophie dans l'œuvre de Rudolf Steiner*, Stuttgart 2003.

³ Il vaut beaucoup aussi de lire les notes en bas de page qui donnent souvent des citations complémentaires ou des indications menant plus loin.

⁴ Pour prévenir tout malentendu ici, « à la hauteur des yeux » ne veut pas dire se trouver au même niveau d'évolution mais seulement, la possibilité d'une connaissance mutuelle dans la rencontre. Ainsi à l'instar de Marie-Madeleine, au moment où le Ressuscité, en l'interpellant de son